

De la présence aux restes

Les ombres fantomatiques d'un monde d'objets

Baptiste Monsaingeon



Édition électronique

URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2443>
DOI : 10.4000/socio-anthropologie.2443
ISSN : 1773-018X

Éditeur

Publications de la Sorbonne

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2016
Pagination : 67-79
ISBN : 978-2-85944-990-2
ISSN : 1276-8707

Référence électronique

Baptiste Monsaingeon, « De la présence aux restes », *Socio-anthropologie* [En ligne], 34 | 2016, mis en ligne le 09 février 2017, consulté le 15 juin 2017. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2443> ; DOI : 10.4000/socio-anthropologie.2443

De la présence aux restes

Les ombres fantomatiques d'un monde d'objets

BAPTISTE MONSAINGEON

Résumé

En faisant disparaître nos déchets, nous faisons disparaître d'un même mouvement la charge mémorielle dont ils sont porteurs. Se saisissant de la thématique des « revenances », cet article discute l'hypothèse de la présence aux déchets comme expérience de la confrontation à certains fantômes des sociétés contemporaines. Si nos objets parvenaient à résister à leur propre disparition, à ces tentatives quotidiennes et répétées de mise à mort, se feraient-ils l'écho de cette mémoire déchuë ? Autrement dit, si nos déchets « revenaient », auraient-ils quelque chose à nous dire ? Serions-nous alors seulement en mesure de les « écouter » ? En partant du récit de la rencontre avec un tas d'ordure perdu au beau milieu de l'océan, cet article cherche à démontrer qu'il est possible de les percevoir comme fragments de l'inconscient du temps.

Mots-Clés : *déchets, fantômes, culture matérielle, archéologie, plastiques*

Abstract

When we clear up rubbish, we clear up in a same movement their embedded memory. Focused on the “revenge” thematic, this article aims to discuss the hypothesis of our presence to rubbish as experience of confrontation with some ghosts of contemporary societies. If our objects were able to resist to their own disappearance, to these daily and repeated murder attempts, would they be able to echo this fallen memory? In other words, if discarded goods were returning, would they have something to tell us? Would we thus only able to listen to them? Based on the narrative of an encounter with a trash pile lost in the middle of the ocean, this article aim to demonstrate that it is possible to perceive them as fragments of the unconscious of time.

Keywords: *rubbish, ghosts, gaterial culture, archeology, plastics*

Les objets sont-ils mortels ?

Si l'on accepte l'idée selon laquelle les produits matériels du travail humain ont une vie propre, alors il semble possible de considérer que s'en débarrasser, que mettre au rebut ces objets, revient à les condamner à mort. Lorsqu'ils sont « en vie », lorsqu'ils sont agis, nos biens se chargent d'une épaisseur mémorielle : ils deviennent les porteurs d'une histoire plurielle – à la rencontre de l'histoire de leur *design* en tant que fruits de la *vita activa* et de l'histoire des relations qu'ils entretiennent avec les vivants. Les faire disparaître consisterait ainsi en une tentative d'effacement de la mémoire dont ils sont les véhicules.

Si nos objets parvenaient à résister à leur propre disparition, à ces tentatives quotidiennes et répétées de mise à mort, se feraient-ils l'écho de cette mémoire déchue ? Se saisissant de la thématique des « revenances », cet article discute l'hypothèse de la présence des déchets comme expérience de la confrontation à certains fantômes des sociétés contemporaines. Dans quelle mesure les relations que nous entretenons avec nos déchets peuvent-elles nous aider à penser cette figure de la « revenance » ? Si nos déchets « revenaient », auraient-ils seulement quelque chose à nous dire ? Serions-nous alors seulement en mesure de les « écouter » ?

Les objets les plus communs sont ceux qui nous apprennent le plus sur une civilisation. Une boîte de conserve, par exemple, caractérise mieux nos sociétés que le bijou le plus somptueux ou que le timbre le plus rare. [...] En fouillant un tas d'ordures, on peut reconstituer toute la vie d'une société¹.

Cette citation célèbre de Marcel Mauss rappelle combien d'autres avant nous se sont essayés à l'art de faire parler les restes. Les archéologues, par exemple, consacrent leurs efforts à extraire des entrailles du sol certains restes d'un passé enfoui, pour essayer de les transformer en vestiges perceptibles et intelligibles au temps présent. De la même façon, Walter Benjamin avait fait du chiffonnier le modèle d'un nouveau genre de savant : « le chiffonnier cherche les correspondances cachées entre les différents rebuts du monde phénoménal [...] il ne cherche pas à inventorier, mais simplement à leur “rendre justice”² ». Plutôt que de s'arrêter à l'aspect repoussant du déchet, cet

1 Cité in *Museum national d'histoire naturelle*, 1931, p. 10-11 Ce texte a été rédigé par Michel Leiris sur la base des cours d'ethnographie, dispensés par Marcel Mauss.

2 Berdet M. (2009), *Mouvement social et fantasmagories dans Paris, capitale du XIX^e siècle. La démarche historico-sociologique d'un chiffonnier*, 2 tomes, thèse de doctorat en sociologie, universités Paris I Panthéon-Sorbonne (Cetcopra) et Paris VII Denis-Diderot, soutenue le 8 juin 2009, Paris, p. 97. Voir maintenant Berdet M. (2015), *Le chiffonnier de Paris. Walter Benjamin et les fantasmagories*, Paris, Vrin.

article est ainsi l'occasion d'essayer d'en faire apparaître l'équivocité. Si « écouter les déchets » revient à regarder « derrière » ou « entre » les choses, alors il sera utile de s'inspirer de ces figures de l'archéologue et du chiffonnier : c'est bien en fouillant les tas d'ordures qu'il devient possible de reconstituer certains fragments de la mémoire des phénomènes sociaux qui les ont générés.

Après avoir décrit une expérience aussi inquiétante que familière de confrontation avec un de ces « tas d'ordure » perdus au beau milieu de l'océan, il faudra comprendre dans quelle mesure les déchets d'aujourd'hui peuvent être compris comme les ombres fantomatiques des sociétés modernes. La plupart du temps invisibles, ils surgissent, avant tout, sur le mode de l'anomalie.

Déchets à l'horizon

Ni vivant, ni mort, le marin est soumis à l'imprévu, à l'isolement, aux forces du soleil, de la mer et du vent. Figures complémentaires d'un même mythe, la mer et ceux qui y vivent ont souvent permis à ceux restés à terre de croire en l'existence d'un ailleurs. Aussi, emblème du monde sauvage et de la quête de liberté, l'océan semble constituer un espace qui tend à désigner les lisières du monde habitable et donc celles d'un au-delà : en un sens, rien ne semble plus éloigné de l'espace urbain, dense et bruyant, que le grand large, désertique et silencieux.

Inspiré par quelques héros de la postmodernité érigés en découvreurs de « continents de déchets » au beau milieu du Pacifique, j'ai ainsi été amené à sillonner l'Atlantique Nord à la recherche d'hypothétiques îlots similaires (Monsaingeon, 2013). Après plusieurs mois de navigation où l'horizon sublime de l'océan n'était que très ponctuellement interrompu par une bouée égarée ou un sac plastique à la dérive, c'est au lever du jour, quelque part entre la Floride et les Bahamas, à plus de mille *miles* de la côte, que cette enquête au long cours a connu son point d'orgue. En quelques minutes, l'océan s'est chargé d'une très grande quantité d'algues. La *sargassum* a donné son nom à cette mer sans littoral que nous traversions depuis deux jours. La concentration de surface de ces végétaux aquatiques, disposés en de gigantesques amas circulaires ou en filaments interminables orientés dans le sens du vent, allait jusqu'à freiner l'avancée du bateau. Quelques heures plus tard, il a fallu admettre l'évidence : ces algues ne voyageaient pas seules. Ces amas renfermaient une grande quantité de plastiques. Pains de polystyrène, sacs, flacons, bouchons, bidons, couverts, bouteilles ; des fragments de polymères synthétiques sous toutes leurs formes emprisonnés dans les algues et condamnés à dériver avec elles, au gré des vents et des courants. En observant plus attentivement l'étrave du bateau, nous remarquions que les déchets ne se trouvaient pas uniquement en surface, et qu'une densité toute

aussi impressionnante flottait entre deux eaux, à quelques mètres de profondeur. Au bout d'une vingtaine de minutes, les algues et les déchets se firent moins nombreux et la mer reprit son apparence normale : toute la journée durant, continuant notre route vers le nord, d'autres zones de fortes concentrations ponctuèrent cette journée au cœur d'un océan de plastiques. Ces vagues détritiques surgissant de nulle part venaient rompre la monotonie du large : elles nous renvoyaient, chaque fois, à cette terre invisible depuis des jours entiers.

Faute d'avoir découvert un nouveau continent à arpenter, une terre nouvelle à coloniser, cette traversée des Sargasses aura été l'occasion de vivre l'expérience de ces étranges rencontres. Au milieu de ce désert humain qu'est l'océan, ces résidus qui viennent rompre le paysage prennent d'emblée l'apparence de l'« inquiétant » : croiser ces déchets dans un territoire aussi éloigné des foyers de la vie humaine transforme ce qui se présentait *a priori* comme une expérience de l'ailleurs en la traversée d'une zone périphérique déjà investie par la présence humaine.

Pourtant, aucun être humain n'habite au milieu de l'océan.

Ces restes-là, aussi familiers soient-ils, ne ressemblent donc pas tout à fait à ceux que l'on croise à terre. Souvent chargés de coquillages, fragmentés, odorants, marqués par le temps passé à dériver, ils sont eux aussi en train de vivre une traversée. Dérivant au gré des courants, ils se déplacent sans cesse. Embarqués dans un voyage sans terme par-delà les frontières du monde humain, ces océans de plastique se laissent percevoir comme les ombres flottantes d'une civilisation bien terrestre, des résurgences familières de ce que l'on croyait avoir fait disparaître dans les méandres techniques des villes, qui prolongent nos poubelles et nos vide-ordures. Ces déchets-là ne sont plus tout à fait des restes : ils semblent revenir là où on ne les attendait plus, ils ressurgissent alors qu'ils avaient déjà été oubliés : « revenances » des temps modernes.

Quelques fantômes de la modernité matérielle

Matériellement, les ordures représentent le monde de l'ombre des objets, le surplus d'une vie, d'un monde ou d'un rêve, fabriqué par les spéculations avides de la consommation et de la production des marchandises. Il est [...] impossible de concevoir la ville sans la présence fantomatique de « quelque chose qui devient rien » – le déchet, l'excrémentiel³.

On ne pense pas lorsque l'on jette. C'est un geste qui chaque jour se répète sans jamais avoir à y réfléchir : peu de doute avec le déchet

ménager, il « faut », simplement, le mettre à la poubelle. « Jeter » se laisse assimiler à une routine : à travers la répétition des mêmes gestes, l'action s'institue en véritable automatisme. Si on apprend à jeter (à bien « ranger » dans la poubelle ?), on ne réfléchit pour autant ni à la chose jetée, ni à la portée du geste, à chaque fois que l'on jette. Suivant les pistes proposées par Mary Douglas, on pourrait rappeler que ce geste routinier constitue une modalité d'organisation de l'espace, de séparation entre l'intérieur et l'extérieur, entre le propre et le sale, entre le soi et le non-soi : en bref, un « acte positif » de production du social (Douglas, 1967). Si le geste demeure une pratique individuelle, intime le plus souvent, il laisse transparaître les normes de chaque culture.

Le tri sélectif est, à ce titre, le marqueur explicite d'un imaginaire techniciste, en cours de globalisation. En effet, même s'il se laisse souvent décrire comme une action se situant en deçà des processus de cognition, le jeter en régime de modernité semble aujourd'hui constituer la mise en acte, répétée, d'une prise de position citoyenne, politique, et peut-être aussi morale. En « jetant bien », dans la « bonne poubelle », l'impensé se transforme en une attente implicite : celle de l'efficacité d'un dispositif sociotechnique, capable de prendre en charge ce déchet-là, de maîtriser son devenir. En bref, cette attente répond à une promesse propre à la technique moderne : faire disparaître le déchet « pour de bon ». Le déchet « à sa place », bien jeté, ne pose apparemment plus problème, ni pour le foyer, ni pour la collectivité, ni pour la planète. Le problème est « maîtrisé », il ne peut que l'être : je jette, donc j'oublie.

Cette tendance à ne pas considérer les déchets pour eux-mêmes, à les refouler, à ne pas s'y confronter, voire même à les craindre, se laisse aisément saisir à travers le motif du déni. Comme le suggérerait la citation de John Scanlan, les déchets, qu'il est souvent difficile de percevoir, se laissent aisément comparer à des fantômes de la modernité. Raconter leur histoire n'est pas la priorité des modernes. À l'inverse, « nous restons aveugles à la réalité du déchet parce que les sociétés modernes n'ont cessé de parfaire les moyens pour l'oublier⁴ ». Depuis la fin du XIX^e siècle, dans les régions du monde fraîchement industrialisées, l'effort collectif est orienté vers la recherche de moyens toujours plus inventifs pour les isoler du reste du monde et les faire « disparaître⁵ ». Là où, dans la ville pré-moderne, la présence aux restes constituait un impératif vital, garantissant la survie

4 *Ibid.*, p. 129.

5 Voir à ce titre le travail déterminant de Sabine Barles sur l'histoire de l'invention des déchets urbains (Barles, 2005). La thèse de Barles consiste à affirmer que le principe d'abandon, qui est au cœur de la définition moderne du déchet, n'avait pas de sens avant la seconde moitié du XIX^e siècle, dans la gestion des externalités urbaines.

de ses habitants, le développement de la ville moderne s'est fondé, lui, sur l'exclusion raisonnée de cela qui semblait à même de freiner son expansion. En institutionnalisant le principe d'abandon – en aménageant des « décharges » à proximité des villes ou en accusant le déchet d'être à l'origine de certaines grandes épidémies – ceux-ci ont été progressivement considérés comme un danger à éliminer.

Aujourd'hui, là où se concentre la vie des hommes – au cœur des villes des pays les plus riches notamment –, le déchet reste, de fait, la plupart du temps invisible. Dès l'espace domestique, les déchets ont un espace dédié à leur disparition. Les poubelles sont des dedans-dehors, des espaces en reste, au sein des foyers, renfermant une quantité de matière destinée à être expulsée vers l'espace public. La poubelle est, en un sens, un territoire de domestication du déchet : elle neutralise le danger de souillure et offre la promesse que ce qu'elle contient sera pris en charge par les autorités concernées.

À l'extérieur, dans l'espace public, le déchet est là aussi le plus souvent imperceptible : trié, bien « rangé », à sa place au sein des poubelles municipales qui jalonnent les rues, dans ces réceptacles colorés et disséminés dans les parcs et les bâtiments publics. Ce qui reste, ce qui a échappé ou qui a fui en dehors de ce système technique de gestion de l'ordure, ces résidus éparpillés ici et là, dans les caniveaux ou au coin de la rue, tous ceux-là n'y demeurent jamais longtemps. Ils sont ramassés, chassés à grandes eaux par les astynomes du monde contemporain : des services de nettoyage missionnés pour rétablir un certain idéal de la modernité urbaine – propreté et hygiène publique. Au centre-ville, le déchet, lorsqu'il gît là où il ne devrait pas être, est donc une « anomalie » (Chauvier, 2013). La menace que représente la souillure pour l'ordre social doit être neutralisée. « Chassez ce fantôme que je ne saurais voir ! »

En s'éloignant des centres de la vie humaine, la présence de ces résidus des activités quotidiennes semble davantage perceptible et pérenne. Dans les espaces interstitiels aux confins de la ville, il est courant de rencontrer ces déchets livrés à eux-mêmes. Les bretelles autoroutières, par exemple, les talus des boulevards périphériques, les sous-bois voisins sont autant de seuils pour la ville où s'agglomèrent ses résidus *a priori* insignifiants. Ces déchets qui échappent à l'industrie de leur traitement, qui viennent marquer le paysage naturel, demeurent à l'état de restes, des déchets « sauvages » en somme (Blot *et al.*, 2012) : ils sont des traces qui rendent visibles les frontières de l'espace habité. S'y confronter invite généralement à interroger les raisons de leur présence ici et maintenant sur le mode accusatoire : qui a jeté ça ici ? pourquoi ?

Plutôt que de s'inscrire dans cette logique normative et accusatoire, il semble plus fécond de questionner la nature des processus culturels et symboliques qui nous amènent à envisager cette

présence comme anormale. Éric Chauvier souligne comment « dans la ville-centre, tout risque de souillure devient improbable et, par là, accidentel⁶ », là où, à l'inverse, dans les zones périurbaines pavillonnaires, la présence persistante de ces déchets nous laisse le temps de les appréhender, de les considérer.

Aussi, paradoxalement, à terre comme en mer, plus on s'éloigne de l'endroit où les déchets sont produits, plus il devient difficile de se dérober aux signes que nous adressent ces traces résiduelles : le déchet est là, gisant, visible. Il invite à une prise de position de l'observateur.

Le déchet comme indice, inquiétant et familier

À cette étape de notre raisonnement, le lien entre déchet et revenance semble pointer en direction du concept freudien d'« inquiétant familier⁷ », déjà suggéré par John Scanlan :

Le déchet est le double de la civilisation – ou son ombre – duquel nous fuyons afin de trouver de l'espace pour vivre. [...] Ce qui est banni, exclu et mis à part peut se transformer en une « émergence massive et soudaine d'inquiétant familier⁸ ».

En décrivant le déchet comme un double, « une ombre de la civilisation », Scanlan rappelle que nous tendons à le fuir afin de rendre habitables nos territoires de vie. Il est en effet légitime de tenter d'éviter l'expérience souvent désagréable de confrontation à cette « ombre » réaliste. Se confronter à la chose déchue ne va pas de soi : le rebut rebute, il est mis à part, exclu des centres de vie et se retrouve parfois à errer à la lisière du monde. En faire la rencontre s'inscrit comme une expérience de l'« inquiétant ». Si l'« inquiétant familier » désigne cette forme de rencontre avec quelque chose devant

⁶ Chauvier É. (2013), « L'oiseau et la baie vitrée. Anthropologie des déchets dans une zone périurbaine pavillonnaire », *A contrario*, 19 (2013-1), p. 21.

⁷ Dans la première topique de Freud, la théorie du refoulement est la pierre angulaire sur laquelle repose tout l'édifice de la psychanalyse. Mécanisme psychique élémentaire, ce concept désigne l'opération par laquelle le sujet cherche à repousser ou à maintenir dans l'inconscient des représentations (pensées, images, souvenirs) liées à une pulsion. Lorsque, parfois, le refoulé parvient à faire surface, c'est sur le mode de l'irruption : le lapsus, l'acte-manqué ou le rêve sont les voies privilégiées de ces « retours du refoulé ». Dans un célèbre article de 1919, Freud caractérise ces résurgences inconscientes par le terme *das Unheimliche*, terme que Marie Bonaparte choisira de traduire par une expression devenue célèbre en français : « l'inquiétante étrangeté ». Mais, « l'inquiétant familier », traduction récente de l'*Unheimliche*, nous semble mieux rendre compte du sens du terme originel, insistant sur la dimension familière du phénomène (voir la traduction d'Oscar Mannoni, publiée chez Payot en 2012 ; Freud, 1919).

⁸ Scanlan, J. (2005), *On Garbage*, Londres, Reaktion Books, p. 179 (c'est nous qui traduisons).

rester caché, secret, et qui, lorsqu'il tend à refaire surface, révèle sa profonde équivocité, alors le déchet l'incarne de manière exemplaire.

Banalement, une fois qu'il gît dans la poubelle domestique, le déchet est bien « caché » : il est ce quelque chose qui n'appartient déjà plus au foyer. La poubelle est un espace « en reste », un dehors-dans. Le déchet est étranger à la maison, mais, pourtant, y demeure : la dimension de souillure caractéristique que lui confère cet espace du seuil lui associe déjà la figure de l'inquiétant. Mis à l'écart, au secret de sa future prise en charge technique, il n'est pas voué à réapparaître, il semble possible d'en oublier jusqu'à la présence. À travers ses aspirations au contrôle absolu des flux matériels, la promesse portée par le système technique contemporain de gestion des déchets vise à empêcher tout risque d'un retour du refoulé. Ce motif de l'inquiétant familial ressort bien de la récente problématisation publique des océans de plastique. Ces particules non dégradables qui s'accumulent au milieu des océans continuent d'être perçues comme des phénomènes contre-nature. Les déchets ne sont pas à leur place au milieu des océans. Mais, si cette « soupe détritique » ne peut prétendre appartenir au milieu océanique, si elle reste « étrangère » à son milieu d'accueil, elle y « demeure » pourtant. En devenant l'objet d'un débat public, ces phénomènes pourraient bien être des résurgences tangibles de cela même qu'il s'était agi d'oublier. Une expérience collective de l'inquiétant familial ?

À l'image de certains vestiges archéologiques, ces restes qui « reviennent », s'inscrivent comme autant de symptômes potentiels, des traces pas encore signifiantes de ce qui avait été, un temps, refoulé. Ces fantômes-là sont des fragments de l'« inconscient du temps » (Olivier, 2008).

À l'écoute de ce qui revient : naviguer parmi les ruines de la modernité

Comment se faire l'interprète de ces déchets ? D'où viennent-ils ? Pourquoi reviennent-ils ? Est-il seulement possible de dépasser ce sentiment inquiétant que l'expérience de leur rencontre engendre ?

La dimension résolument localisée et individuée des occurrences du déchet passe par un travail qui s'apparente à une quête sans fins d'indices signifiants. Dans un sens élargi, la discipline de la rudologie – ou l'exploration archéologique du champ détritique⁹ – s'inscrirait ainsi dans le cadre de ce que Carlo Ginzburg a qualifié de « paradigme indiciaire ». La confrontation à « ce qui reste » est comparable à la lecture d'empreintes par certains chasseurs expérimentés : elle

⁹ Voir notamment Gouhier J. (1988), *Rudologie : science de la poubelle*, Cahiers du GEDEG, 1 ; Rathje, W. et Murphy C.x (1993), *Rubbish! The Archaeology of Garbage*, University of Arizona Press, 2001.

convoque cette « intuition basse » (Ginzburg, 1980), si prudemment invoquée par le théoricien de la micro-histoire. Les traces persistantes des productions détritiques peuvent constituer autant de marqueurs des activités sociales et des caractères propres à telle ou telle tradition culturelle. Au Cameroun, par exemple, le tas d'ordures qui trône à l'entrée de certains quartiers est un signe de la puissance du « chef » : « le grand chef doit être comme le grand tas d'ordure¹⁰. » L'étude de la nature et la diversité de ce qui y est abandonné révèle une part de l'identité et du pouvoir de la communauté qui l'a produit.

Vestiges du temps présent

Que dire alors de nos océans de plastique ? Ici, il n'est plus question d'un tas d'ordure dont les producteurs seraient identifiables localement. Ces agglomérats sont le fruit d'un « jeter » qui se pense désormais à l'échelle globale. Ces décharges-là emblématisent quelque chose d'un monde matériel contemporain qui transcende les frontières politiques et qui se déploie même par-delà les limites des territoires habités. Au vu de la nature matérielle uniforme de ces fragments à la dérive qui colonisent l'immensité océanique, il semble possible d'ouvrir certaines perspectives éclairantes. Les polymères de synthèse, produits massivement au cours du xx^e siècle, tiennent une part importante de leur succès de leur capacité à résister au travail du temps : ils se sont progressivement substitués aux matériaux dits nobles et naturels dans la production des biens de consommation courante. Imputrescibles. L'immortalité de ces matériaux « nouveaux » a bel et bien constitué une promesse d'éternité pour l'homme moderne, la possibilité de leur recyclage à l'infini constituant de surcroît une promesse conjointe d'économie de certaines ressources naturelles non renouvelables.

Aujourd'hui, les agglomérations de débris de polymères de synthèse en milieu océanique viennent brutalement contredire ces promesses : ces déchets qui reviennent, dérivent, à la lisière du monde habité, tels des ruines de la modernité. Ces océans de plastique particulièrement invasifs représentent la figure concrète de l'obsolescence d'un monde matériel qui s'était pourtant laissé décrire comme durable, presque éternel. Ces phénomènes exemplifient la forme mortifère de la dégradation de ce qui avait été présenté comme l'emblème d'une robustesse tout « extraterrestre ». Günther Anders pointait déjà cet enjeu à l'endroit du nucléaire :

¹⁰ Dans sa thèse dédiée à la gestion des déchets urbains dans deux villes du Cameroun, Emilie Guitard rappelle la portée complexe de ce proverbe, qui fait écho tant au plan politique qu'à celui du sacré (voir Guitard, 2012).

Alors que, jusqu'à hier encore, les appareils et les installations créées par nous-mêmes avaient représenté les instruments de domestication des forces de la nature, les forces de nos propres produits ont maintenant atteint une telle démesure que nous sommes contraints de les domestiquer eux¹¹.

Ces ruines océaniques, indélébiles, sont les restes d'un « âge plastique ». Elles s'imposent désormais comme des fragments permanents de notre environnement : ces corps revenants constituent la matière première d'une hypothétique archéologie du futur.

En effet, aucune solution n'existe aujourd'hui pour envisager une dépollution à l'échelle océanique. Nul ne saurait effacer la présence de ces restes qui tendent à s'éparpiller en fragments microscopiques sans éradiquer toute forme de vie à la surface des océans¹². Aussi, dans la mesure où ces concentrations détritiques s'avèrent constituer des risques durables pour les équilibres écosystémiques de l'ensemble du globe, le constat du retour de ce qui devait disparaître devrait s'accompagner d'une critique raisonnée des processus qui les ont engendrés. Or, en l'état, il apparaît que la prise de conscience de l'existence de ces phénomènes, leur prise en compte par le public, renvoie avant tout à une série de réactions de défense déjà identifiées par Douglas¹³ : la colère, l'indignation, la peur et même l'effroi. Un seul mot d'ordre : il « faut » nettoyer les océans. Cet impératif de restauration du milieu souillé constitue ainsi l'expression d'un *ethos* tout naturaliste, en quête d'une certaine forme de déculpabilisation. Il se joue,

11 Anders G. (1958), *L'homme sur le pont*, trad. D. Trierweiler, dans (2008) *Hiroshima est partout*, Paris, Seuil, p. 152.

12 Il faut ici évoquer l'hypothèse la plus fréquemment invoquée de la « pêche » aux déchets flottants, consistant à ratisser une très large proportion de la surface océanique mondiale avec des filets à plancton, puis de traiter les résidus à terre afin de les réintégrer dans les systèmes techniques de gestion des déchets (recyclage, incinération, etc.). À l'image de nombreuses propositions antérieures très médiatisées, un jeune étudiant néerlandais de 19 ans, Boyan Slat, développe dès 2011 une étude de faisabilité d'un projet de « ratissage » océanique réalisé à l'aide de barrages flottants, alimentés à l'énergie solaire. Le principe est simple : s'appuyer sur le phénomène de convergence des courants pour, à l'image des dragues de surfaces utilisées dans les fleuves et rivières, « récupérer » le plastique en flottaison. Mais, pour la plupart des océanographes spécialistes de la question, ce projet s'apparente davantage à une fiction technologique stimulante qu'à un véritable espoir de dépollution : le danger majeur étant d'éliminer à la fois les débris plastiques et toute trace de vie à la surface des océans, tout en engendrant un coût écologique de dépollution comparable, ou supérieur, à la pollution visée.

13 Cyrille Harpet résume ici parfaitement le propos de Douglas, alors appliqué à l'ensemble des situations « à risque » : « Pour reprendre Mary Douglas, "la colère, l'espoir et la peur entrent dans la plupart des situations à risques", et une prétendue objectivité qui s'appesantirait sur un comportement type produit *in vitro*, déduit d'expériences de laboratoire selon des protocoles d'une rigueur mathématique devient caduque au regard de la variété des contextes et de la part irrationnelle qui préside aux mobilisations » (Harpet, 1999, p. 556).

à la lisière du monde habité, la même forme d'inquisition que celle qui prévaut dans les zones périurbaines : ces déchets en habits de spectres s'instituent, encore et toujours, comme une menace collective qu'il s'agit de maîtriser.

Le débordement détritique, compris ici comme l'envahissement en cours du monde par nos déchets, apparaît aussi inquiétant que familier. Mais sa condamnation diffuse, portée par certains arguments modernistes affirmant sa dangerosité, neutralise toute sa valeur d'indice potentiellement signifiant et subversif. Ici encore, plutôt que comme symptôme, le déchet est appréhendé sur le mode de l'anomalie, voire de la pathologie. Cette menace concrète, matérialisée, devient le lieu d'exercice d'un mode de relation aux déchets normalisé, invitant les sociétés contemporaines à imaginer des stratégies et autres rituels de purification, dédiés à garantir tant leur effacement que leur silence.

*

Parce qu'ils n'existent pas en soi et qu'ils sont toujours soumis au travail du temps, les déchets sont des éléments précaires et éphémères du paysage, de l'environnement humain et, plus largement, du monde. Leur instabilité caractéristique oblige à considérer leur statut de signe à la lumière de leur mode d'existence dans la durée. Pourtant, à l'endroit de ces palimpsestes d'indices que peuvent constituer les tas d'ordures, de ces marqueurs indélébiles que constituent les agglomérations flottantes de déchets plastiques au milieu des océans ou bien encore de ces traces fantomatiques qui marquent les frontières des espaces urbains, la présence des déchets reste perçue sur le mode de l'anomalie qu'il s'agit d'éradiquer au plus vite. Urbains ou océaniques, ces déchets qui ont échappé à leur domestication se présentent sur le mode du défi fait au monde civilisé. Aussi, en réponse, il s'agit toujours, d'une manière ou d'une autre, de faire disparaître localement la charge d'immonde qui rend insupportable ou dangereuse la présence de ces rebuts qui reviennent. La disparition visée consiste en un déplacement, un enfouissement, un confinement du déchet au sein d'espaces divers censés constituer autant « d'ailleurs » vis-à-vis des espaces de vie humains. Ces processus d'exclusion réduisent au silence la charge mémorielle, potentiellement subversive, des déchets. Autrement dit, la gestion contemporaine – rationalisée, optimisée – des rebuts peut être vue comme un processus de « désenchantement », où la souillure tend à perdre sa dimension symbolique et se réduire à sa dimension toxicologique : les techniques industrielles du déchet tendent à les réduire à néant. Tout se passe comme si il était insupportable pour les habitants des sociétés modernes d'être confronté à ce qu'auraient à dire les fantômes de

leur présence au monde : il faudrait donc, toujours, « effacer » ces tas d'ordures.

Si les sociétés modernes demeurent, la plupart du temps, aussi sourdes qu'aveugles aux symphonies de signes qui s'échappent de nos tas d'ordures, c'est peut-être parce qu'elles cherchent à fuir quelque image insupportable de leur disparition annoncée. Aussi s'évertuent-elles à chasser, jusqu'aux confins du monde, ces fantômes du quotidien.

Ce mode de présence aux déchets ne saurait pour autant constituer une fatalité pour les modernes : les pratiques de l'archéologue, ou du chiffonnier, indiquent, déjà, des façons pour parvenir à les « écouter ». De la même façon, l'engouement actuel pour la récup', la seconde main, pour le *vintage* ou pour les fripes sont autant de marques d'une résistance collective à l'injonction d'oublier : nous, modernes, ne sommes pas en reste lorsqu'il s'agit de témoigner de notre « attachement aux choses » (Bonnot, 2014). Dans *L'âme primitive*, Lucien Lévy-Bruhl avait fait du concept « d'appartenance », une façon de caractériser le mode de relation prélogique aux restes (Lévy-Bruhl, 1923). En tant qu'« appartenance », le déchet n'est plus le signe de la mort de l'objet : il reçoit nombre d'attentions spécifiques de la part de celui qui le génère. Il continue, par-delà son usage premier, à constituer une part déterminante de l'identité de son producteur : il devient alors crucial de chercher à en connaître son histoire autant que son devenir probable. À l'image du *hau* maori, cet « esprit des choses » décrit par Marcel Mauss (Mauss, 1925), le déchet, en tant que fragment matériel du monde, est toujours « en vie » : il demeure porteur d'une charge mémorielle, magique certainement, dont il s'agit de se faire l'écho. Nos greniers regorgent de ces souvenirs incorporés dans ces restes, un temps oubliés¹⁴.

Ne pourrions-nous pas essayer de considérer le monde comme un de ces greniers ? Rencontrant ces restes éparpillés ici et là, l'émotion qui surgirait alors ne se jouerait peut-être plus uniquement sur le mode de l'effroi et de l'indignation, nous poussant à effacer ces anomalies mortifères, mais bien, déjà, sur celui de la rencontre familière, entre le présent et le reflet de son histoire.

Bibliographie

- Anders G. (1958), *L'homme sur le pont*, trad. D. Trierweiler, dans *Hiroshima est partout*, Paris, Seuil.
- Barles S. (2005), *L'invention des déchets urbains, France, 1790-1970*, Seyssel, Champ Vallon.

¹⁴ Voir à ce sujet le numéro 30 de la revue *Socio-anthropologie*, « Le retournement des choses », dirigé par Anne Monjaret et notamment l'article de Sofian Beldjerd et Stéphanie Tabois : « Le grenier, espace de retournement des choses ».

- Berdet M. (2009), *Mouvement social et fantasmagories dans Paris, capitale du XIX^e siècle. La démarche historico-sociologique d'un chiffonnier*, 2 tomes, thèse de doctorat en sociologie préparée sous la direction d'Alain Gras, universités Paris I Panthéon-Sorbonne (CETCOPRA) et Paris VII Denis-Diderot, soutenue le 8 juin 2009, Paris.
- Berdet M. (2015), *Le chiffonnier de Paris. Walter Benjamin et les fantasmagories*, Paris, Vrin.
- Blot D., Lehembre S. et Léonard J. (2012), « Quand les fleurs sont des déchets », *Journal des anthropologues*, 128-129, p. 17-36.
- Douglas M. (2001 [1967]), *De la souillure : essai sur les notions de pollution et de tabou*, trad. A. Guérin et L. De Heusch, Paris, La Découverte.
- Freud S. (2012 [1919]), *L'inquiétant familial* (suivi de : « Le marchand de sable » de E.T.A. Hoffmann), trad. O. Mannoni, Paris, Payot.
- Ginzburg C. (1980), « "Signes, traces, pistes" Racines d'un paradigme de l'indice », dans *Le Débat*, 6 (1980/6), p. 3-44.
- Gouhier J. (1988), *Rudologie : science de la poubelle*, *Cahiers du GEDEG*, 1.
- Guitard E. (2012), « Le chef et le tas d'ordures : la gestion des déchets comme arène politique et attribut du pouvoir au Cameroun », dans *Politique africaine*, 127 (2012-3), p. 155-177.
- Harpert C. (1999), *Du déchet, philosophie des immondices : corps, ville, industrie*, Paris, l'Harmattan.
- Lévy-Bruhl L. (1963 [1927]), *L'âme primitive*, Paris, PUF.
- Mauss M., (2012 [1925]), *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF.
- Monjaret A. (dir.), (2014), *Socio-Anthropologie*, 30, *Le retournement des choses*.
- Monsaingeon B. (2013), « "Oceans of Plastic": metaphors of consistency and heterogeneous narration of an ongoing disaster », dans *Limn*, 3, *Sentinel devices*, New School ed., p. 59-63.
- Museum national d'histoire naturelle (1931), *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*, Paris, Palais du Trocadéro (Mission scientifique Dakar-Djibouti), consulté en octobre 2016 : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65415773/>
- Olivier L. (2008), *Le sombre abîme du temps : mémoire et archéologie*, Paris, Seuil.
- Rathje W. & Murphy C. (2001 [1993]), *Rubbish!: The Archaeology of Garbage*, Tucson, University of Arizona Press.
- Scanlan J. (2005), *On Garbage*, Londres, Reaktion Books.